

FEUILLETON DE LA PROVENCE

LA FEE AMOUREUSE
(CONTE À NINETTE.)

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps
(Hégesippe Moreau.)

Entends-tu, Ninette, chérie, la pluie de décembre frapper à nos vitres. Le vent passe en sifflant dans le long corridor : c'est une vilaine soirée, une soirée où le pauvre grelotte à la porte du riche que le bal entraîne dans ses danses, sous les lustres dorés. Laisse-là les souliers de satin et viens t'asseoir sur mes genoux, tout près de l'âtre brûlant. Laisse-là ta riche parure : je veux ce soir te dire un conte, un beau conte de fée.

Tu sauras, Ninette, qu'il y avait autrefois, sur le haut d'une montagne, un vieux château sombre et lugubre. Ce n'étaient que tourelles, que pont-levis chargés de chaînes, des hommes couverts de fer gardaient les remparts, et rarement le pieux pèlerin revenant du saint Tombeau, rarement le gentil troubadour étaient admis auprès de messire Enguerrand, le seigneur du manoir. Si tu l'avais aperçu, le vieux guerrier se promenant dans la longue galerie ; si tu avais entendu les éclats de sa voix brève et menaçante, tu aurais tremblé d'effroi, tout comme tremblait sa nièce, Odette, la pieuse et jolie damoiselle. N'as-tu jamais remarqué, le matin, une pâquerette s'épanouir aux premiers baisers du soleil parmi des orties et des ronces, n'as-tu jamais suivi de l'œil un fil de la Vierge se jouant dans un rayon parmi des parcelles de fange soulevées par le vent ? Telle Odette s'épanouissait au milieu des rudes chevaliers, telle elle folâtrait dans les cours entourés de grossiers soldats. Enfant, lorsque dans ces jeux elle entrevoyait son oncle, elle s'arrêtait et ses yeux se gonflaient de larmes. Maintenant sa taille est flexible, son sein est plein de vagues soupirs ; maintenant elle est grande et belle, et l'effroi vient toujours la saisir lorsque paraît messire Enguerrand.

Elle demeurait dans une tourelle éloignée, s'occupant à broder de belles bannières et se reposant de ce travail en priant Dieu, en contemplant de sa fenêtre la campagne et le ciel d'azur. Que de fois, la nuit, se levant de sa couche, elle était venue regarder les étoiles, et là, que de fois son cœur de seize ans s'était lancé vers les espaces célestes, demandant à ces follets qui brillaient ce qui pouvait l'agiter ainsi. Après ces nuits sans sommeil, après ces élans d'amour, il lui prenait des envies de se suspendre au cou du vieux chevalier, mais une rude parole, un froid regard l'arrêtait, et, tremblante, elle reprenait son aiguille. Tu plains la pauvre damoiselle, ma Ninette chérie : elle était comme la fleur brillante et embaumée dont on dédaigne les couleurs et le parfum.

Un jour Odette, la désolée, suivait de l'œil en rêvant deux tourterelles qui fuyaient ; elle entendit au pied du château une douce voix. Elle se pencha et vit un beau jeune homme, un beau troubadour qui, la lyre à la main, réclamait l'hospitalité. Elle écouta et ne comprit pas la romance ; mais les paroles oppressaient son cœur et des larmes couraient le long de ses joues, tombant sur la rose qu'elle tenait à la main. Lorsque la voix se tut, le château resta fermé et un homme d'armes cria des murs :

— Retirez-vous : il n'y a céans que des guerriers.

Odette regardait toujours. Elle laissa échapper une rose humide qui s'en vint tomber au pied du chanteur. Il leva les yeux, et voyant cette tête blonde, il baisa la fleur et s'éloigna, se retournant à chaque pas. Quand il eut disparu, Odette se mit à son prie-Dieu et fit une longue prière. Elle remerciait le Ciel sans savoir pourquoi ; elle se sentait heureuse et ignorait le sujet de sa joie.

La nuit, elle eut un beau rêve. Il lui semblait voir la rose qu'elle avait jetée. Les pleurs dont elle l'avait arrosée l'avaient fait épanouir et, changer en perles, ils en avaient parsemé le calice.

Tout à coup, du milieu des feuilles frissonnantes, se dressa une sylphide ; mais une sylphide si mignonne, avec des ailes de flammes, une couronne de myosotis et une longue robe verte, couleur de l'espérance.

— Odette, dit-elle harmonieusement, je suis la fée Amoureuse. C'est moi qui t'ai envoyé ce matin Loïs, le beau troubadour ; c'est moi, qui, voyant tes pleurs, ai voulu les sécher. Je vais par la terre glanant des cœurs et rapprochant ceux qui soupirent. Je visite la chaumière aussi bien que le manoir, et parfois je me suis plu à mêler la houlette au sceptre des rois. Je sème des fleurs sous les pas de mes protégés, je les enchaîne avec des fils si brûlants et si précieux que leur cœur en tressaille de joie. J'habite les roses du bocage, les tisons étincelants du foyer d'hiver, les longues draperies de lit des époux ; et partout où mon pied se pose, naissent les baisers et les tendres causeries. Ne pleure plus, Odette, je suis Amoureuse, la belle fée, et je viens sécher tes larmes.

Et elle rentra dans sa fleur qui redevint, en repliant ses feuilles un bouton verdoyant.

Tu le sais bien, Ninette chérie, que la fée Amoureuse existe. Vois-la danser dans notre foyer et plains les pauvres gens qui ne croiront pas à ma belle sylphide.

Lorsque Odette se réveilla, un rayon de soleil éclairait sa chambrette, un chant d'oiseau lui venait du dehors et le vent du matin la caressait,

Page 2, colonnes 1 et 2, en bas de page

Parfumé de son premier baiser avec les fleurs. Elle se leva, joyeuse, et passa la journée à chanter, espérant en ce que lui avait dit la douce fée. Elle regardait parfois la campagne, souriant à chaque oiseau qui passait et sentant en elle des élans qui la faisaient bondir et frapper l'une contre l'autre des deux petites mains mignonnes.

Le soir venu, elle descendit dans la grand'salle du château. Près de messire Enguerrand était un chevalier qui venait d'arriver et qui écoutait les récits du vieillard. Elle prit sa quenouille, s'assit près de l'âtre où chantait le grillon, et le fuseau d'ivoire tourna rapidement entre ses doigts.

Au fort de son travail, elle jeta un regard sur le jeune homme, lui vit sa rose entre les mains, et voilà qu'elle reconnut le beau Loïs. Un cri de joie manqua lui échapper ; pour cacher sa rougeur, elle se pencha vers les cendres et remua les tisons avec une longue tige de fer. Le brasier crépita, les flammes s'effarèrent, des gerbes d'étincelles jaillirent en pétillant, et, tout à coup, au milieu de ces follets, elle vit surgir Amoureuse souriante et empressée. Elle secoua de sa robe verte les parcelles embrasées qui couraient sur la soie semblables à des paillettes d'or ; elle s'élança dans la salle, et, invisible pour messire Enguerrand, elle vint se placer derrière le jeune homme. Là, tandis que le vieux chevalier racontait un combat contre les infidèles, elle leur murmura doucement :

— Aimez-vous, mes enfants. Le vent dans le feuillage, l'onde sur les fleurs, la fauvette dans ses chansons, la nature entière répètent : « Aimez-vous, aimez-vous ! ». Laissez les souvenirs à la vieillesse, laissez-lui les longs récits auprès des tisons ardents. Qu'au bruissement de la flamme ne se mêle que le bruit de vos baisers : plus tard, il sera temps de dissiper les chagrins en vous rappelant ces doux instants. Quand on aime bien, la voix est inutile : un pressement de main, un long regard en disent plus qu'un grand discours. Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous ; laissez parler la vieillesse.

Puis elle les recouvrit de ses ailes, si bien que le vieux guerrier qui expliquait comme quoi le géant Buch Tête de fer fut occis par un terrible coup de Giralda, la lourde épée, ne vit pas Loïs qui se penchait et qui déposait son premier baiser sur le front d'Odette frissonnante.

Emile ZOLA

(La suite à un prochain N°)

FEUILLETON DE LA PROVENCE. LA FÉE AMOUREUSE. (CONTE A NINETTE.) — Je préfère un conte, en novembre. Aux doux murmures du printemps. (HÉGESIPPE MOREAU.) Entends-tu, Ninette chérie, la pluie de décembre frapper à nos vitres. Le vent passe en sifflant dans le long corridor : c'est une vilaine soirée, une soirée où le pauvre grelotte à la porte du riche que le bal entraîne dans ses danses, sous les lustres dorés. Laisse-là les souliers de satin et viens t'asseoir sur mes genoux, tout près de l'âtre brûlant. Laisse-là ta riche parure : je veux ce soir te dire un conte, un beau conte de fée. Tu sauras, Ninette, qu'il y avait autrefois, sur le haut d'une montagne, un vieux château sombre et lugubre. Ce n'étaient que tourelles, que ponts-levis chargés de chaînes, des hommes couverts de fer gardaient les remparts, et rarement le pieux pèlerin revenant du saint Tombeau, rarement le gentil troubadour étaient admis auprès de messire Enguerrand, le seigneur du manoir. Si tu l'avais	aperçu, le vieux guerrier se promenant dans la longue galerie ; si tu avais entendu les éclats de sa voix brève et menaçante, tu aurais tremblé d'effroi, tout comme tremblait sa nièce, Odette, la pieuse et jolie damoiselle. N'as-tu jamais remarqué, le matin, une paquerette s'épanouir aux premiers baisers du soleil parmi des orties et des ronces ; n'as-tu jamais suivi de l'œil un fil de la Vierge se jouant dans un rayon parmi des parcelles de fange soulevées par le vent ? Telle Odette s'épanouissait au milieu de ces rudes chevaliers, telle elle folâtrait dans les cours entourée de grossiers soldats. Enfant, lorsque dans ses jeux elle entrevoyait son oncle, elle s'arrêtait et ses yeux se gonflaient de larmes. Maintenant sa taille est flexible, son sein est plein de vagues soupirs ; maintenant elle est grande et belle, et l'effroi vient toujours la saisir lorsque paraît messire Enguerrand. Elle demeurait dans une tourelle éloignée, s'occupant à broder de belles bannières et se reposant de ce travail en priant Dieu, en contemplant de sa fenêtre la campagne et le ciel d'azur. Que de fois, la nuit, se levant de sa couche, elle était venue regarder les étoiles, et là, que de fois son cœur de seize ans s'était élancé vers les espaces célestes, demandant à ces follets qui brillaient ce qui pouvait l'agiter ainsi. Après ces nuits sans sommeil, après ces élans d'amour, il lui prenait des envies de se suspendre au cou du vieux chevalier, mais une rude parole, un froid regard l'arrêtait, et, trem-	blante, elle reprenait son aiguille. Tu plains la pauvre damoiselle, ma Ninette chérie : elle était comme la fleur brillante et embaumée dont on dédaigne les couleurs et le parfum. Un jour Odette, la désolée, suivait de l'œil en rêvant deux tourterelles qui fuyaient ; elle entendit au pied du château une douce voix. Elle se pencha et vit un beau jeune homme, un beau troubadour qui, la lyre à la main, réclamait l'hospitalité. Elle écouta et ne comprit pas la romance ; mais les paroles oppressaient son cœur et des larmes coulaient le long de ses joues, tombant sur une rose qu'elle tenait à la main. Lorsque la voix se tut, le château resta fermé et un homme d'armes cria des murs : — Retirez-vous : il n'y a céans que des guerriers. Odette regardait toujours. Elle laissa échapper la rose humide qui s'en vint tomber au pied du chanteur. Il leva les yeux et, voyant cette tête blonde, il baisa la fleur et s'éloigna, se retournant à chaque pas. Quand il eût disparu, Odette se mit à son prie-Dieu et fit une bien longue prière. Elle remerciait le Ciel sans savoir pourquoi ; elle se sentait heureuse et ignorait le sujet de sa joie. La nuit, elle eut un beau rêve. Il lui semblait voir la rose qu'elle avait jetée. Les pleurs dont elle l'avait arrosée l'avaient fait épanouir et, changés en perles, ils en avaient parsemé le calice.	Tout à coup, du milieu des feuilles frissonnantes, se dressa une sylphide ; mais une sylphide si mignonne, avec des ailes de flamme, une couronne de myosotis et une longue robe verte, couleur de l'espérance. — Odette, dit-elle harmonieusement, je suis la fée Amoureuse. C'est moi qui t'ai envoyé ce matin Loïs, le beau troubadour ; c'est moi, qui, voyant tes pleurs, ai voulu les sécher. Je vais par la terre glanant des cœurs et rapprochant ceux qui soupirent. Je visite la chaumière aussi bien que le manoir, et parfois je me suis plu à mêler la houlette au sceptre des rois. Je sème des fleurs sous les pas de mes protégés, je les enchaîne avec des fils si brillants et si précieux que leur cœur en tressaille de joie. J'habite les roses du bocage, les tisons étincelants du foyer d'hiver, les longues draperies du lit des époux ; et partout où mon pied se pose, naissent les baisers et les tendres causeries. Ne pleure plus, Odette, je suis Amoureuse, la belle fée, et je viens sécher tes larmes. Et elle rentra dans sa fleur qui redevenait, en repliant ses feuilles un bouton verdoyant. Tu le sais bien, Ninette chérie, que la fée Amoureuse existe. Vois-la danser dans notre foyer et plains les pauvres gens qui ne croient pas à ma belle sylphide. Lorsque Odette se réveilla, un rayon de soleil éclairait sa chambrette, un chant d'oiseau lui venait du dehors et le vent du matin la caressait,
--	---	---	--

parfumé de son premier baiser avec les fleurs. Elle se leva, joyeuse, et passa la journée à chanter, espérant en ce que lui avait dit la douce fée. Elle regardait parfois la campagne, souriant à chaque oiseau qui passait et sentant en elle des élans qui lui faisaient bondir et frapper l'une contre l'autre ses deux petites mains mignonnes. Le soir venu, elle descendit dans la grande salle du château. Près de messire Enguerrand était un chevalier qui venait d'arriver et qui écoutait les récits du vieillard. Elle prit sa quenouille, s'assit près de l'âtre où chantait le grillon, et le fuseau d'ivoire tourna rapidement entre ses doigts. Au fort de son travail, elle jeta un regard sur le jeune homme, lui vit sa rose entre les mains, et voilà qu'elle reconnut le beau Loïs. Un cri de joie manqua lui échapper ; pour cacher sa rougeur, elle se pencha vers les cendres et remua les tisons avec une longue tige de fer. Le brasier crépita, les flammes s'effarèrent, des gerbes d'étincelles jaillirent en pétillant, et, tout à coup, au milieu de ces follets, elle vit surgir Amoureuse souriante et empressée. Elle secoua de sa robe verte les parcelles embrasées qui couraient sur la soie semblables à des paillettes d'or ; elle s'élança dans la salle, et,	invisible pour messire Enguerrand, elle vint se placer derrière le jeune Loïs. Là, tandis que le vieux chevalier racontait un combat contre les infidèles, elle leur murmura doucement : — Aimez-vous, mes enfants. Le vent dans le feuillage, l'onde sur les fleurs, la fauvette dans ses chansons, la nature entière répètent : « Aimez-vous, aimez-vous ! » Laissez les souvenirs à la vieillesse, laissez-lui les longs récits auprès des tisons ardents. Qu'au bruissement de la flamme ne se mêle que le bruit de vos baisers : plus tard, il sera temps de dissiper les chagrins en vous rappelant ces doux instants. Quand on aime bien, la voix est inutile : un pressement de main, un long regard en disent plus qu'un grand discours. Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous : laissez parler la vieillesse. Puis elle les recouvrit de ses ailes, si bien que le vieux guerrier qui expliquait comme quoi le géant Buch Tête de fer fut occis par un terrible coup de Giralda, la lourde épée, ne vit pas Loïs qui se penchait et qui déposait son premier baiser sur le front d'Odette frissonnante. EMILE ZOLA. (La suite à un prochain N°)
---	--